

nité, c'est le besoin que vous avez de leurs services ! Ils sont savants, tous deux et vous pensez que leur science peut, dans un moment donné, vous être utile, car tous deux sont jeunes, intelligents et audacieux.

— Mais si vous me perdez, mon père, vous perdriez plus en moi seul qu'en eux deux réunis ! Est-ce vrai ?

— Oula est vrai, Reynolds, dit gravement maître Eudes, ta science est profonde et magicienne, ton esprit est puissant, tu es mon digne fils !

— Eh bien ! si vous hésitez entre moi et mes frères, vous ne perdrez rien en retour ! Si, au contraire, vous n'hésitez pas, si vous me laissez faire, si vous ne vous opposez pas à mes desseins, je récompenserai près de vous Mérouis et Humbert par un titre dont vous-même reconnaissez la supériorité sur nous tous !

— Qui ? demanda maître Eudes d'une voix haletante.

— Van Helmont ! répondit Reynolds.

— Van Helmont ?

— Oui, mon père !

— Van Helmont ! repéta maître Eudes en se dressant d'un bond. Tu ramènera Van Helmont près de moi ?

— Oui !

— Nous travaillerons ensemble ?

— Il deviendrait votre aide !

— Lui ?

— Je le forcerais, si vous le vouliez, à allumer les fourneaux de votre laboratoire !

— Van Helmont ! Van Helmont ! La science au degré suprême ! Van Helmont qui possède la clef du magnétisme ! Van Helmont qui a devant lui des horizons inconnus ! Si le vieillard ne joignait les mains. Tu le contraindras à venir à mon aide, à mettre ses études, sa science, son génie à la disposition de mes desirs ?

— Je l'y contraindrais !

— Tu mens, Reynolds ! Cela n'est pas possible !

— Mon père, dit Reynolds d'une voix grave, quel intérêt aurais-je à vous faire cette promesse, si je ne pouvais la tenir ?

— Mais, les moyens de contraindre Van Helmont s'élevaient le vieillard, dont tous les membres étaient agités par un tremblement convulsif ; car cet homme, si réellement et si profondément savant, cet homme qui tenait en tel mépris l'espèce humaine, cet homme dont aucun sentiment, en dehors de ceux qui lui inspiraient l'étude, n'avait remué le cœur gangrénié, cet homme, sacrifiant aux idées superstitieuses de son époque, avait une foi entière dans les utopies créées par les philosophes, les alchimistes, les néromanciers qui pullulaient durant les siècles précédents.

Maître Eudes, qui effrayait la puissance du magnétisme, maître Eudes, qui attribuait les phénomènes du somnambulisme à la prétendue vertu des esprits élémentaires, maître Eudes, qui croyait à peine en Dieu, croyait beaucoup au diable ?...

Reconnaisant la supériorité du savant avec lequel il avait si longtemps opéré, après avoir constaté surtout l'influence si extraordinaire de Van Helmont sur Aldah et son impuissance à lui, maître Eudes, il peccait que grâce à son commerce avec les esprits invisibles, Van Helmont pouvait arriver à la découverte du grand œuvre, c'est-à-dire à celle de la pierre philosophale, de l'élixir de longue vie, et à la possession enfin de la science ultime.

La pensée que cet homme, ce Van Helmont si puissant,

pouvait redevenir son compagnon d'études et balayer la route obscure qu'il suivait, lui causait l'épouvante la plus terrible.

— Le moyen ? répéta-t-il en saisissant les mains de son fils.

— Je vais vous le dire, mon père, répondit Reynolds, mais avant tout il faut que je vous parle de moi ! Le moment est venu ! Me voici à l'heure à laquelle j'aspire depuis près de dix années. Je vais pouvoir enfin jeter ce masque moral qui m'est plus lourd et plus gênant mille fois que ce loup de volonte qui court mon visage ! Je vais vous le dire franchement mon père ! Vous allez pour la première fois connaître ma pensée intime, recevoir la confidence de mes projets, et vous me direz ensuite si je suis bien votre digne fils !

XXI

LA CONFESION

Reynolds fit une pause comme s'il eût voulu se recueillir avant que de parler ; maître Eudes demeura immobile.

Le vieillard, redevenu calme et froid, paraissait attendre la confidence de son fils avec une majesté qui seyait admirablement à son austère visage.

Durant le silence qui régnait entre les deux hommes, la tempête éleva sa grande voix plus mugissant encore.

C'était quelque chose de singulier que le contraste de ces deux personnages, assis à voix basse dans cette haute à demi ruinée, avec le spectacle de cette nature en convulsion.

La lumière ardente du foyer, se dessinant nettement au milieu de la nuit sombre, prêtait à cette scène un caractère plus extraordinaire encore.

Maître Eudes avait repris sa place sur le trône noueux du chéneau dont le branchage pétillait dans l'âtre, et Reynolds était venu à son tour s'asseoir près de lui.

Le masque qui lui couvrait le visage, dérobant entièrement ses traits, ne permettait pas au vieillard de deviner les pensées du jeune homme par l'expression de sa physionomie.

— Mon père, comme ça Reynolds, je suis de beaucoup supérieur à mes frères, je le sais ; ils le savent et vous le savez également. Ils ont intelligence et science, soit ! mais j'ai de plus qu'eux la conception et le génie. Je ne parle point par orgueil, je constate un fait, voilà tout !

Maître Eudes inclina légèrement le front, en signe qu'il reconnaissait la vérité de l'opinion émise par son fils sur son propre compte.

— Donc, poursuivait le jeune homme, lorsque vous m'avez vu servir la cause commune avec dévouement, lorsque vous avez eu maintes fois la preuve de ma dévotion apparente, de mes études sérieuses, de ma patience en tous et pour tout ; vous, mon père, qui connaissez si bien les hommes et qui savez que l'égoïsme est l'unique sentiment qui les gouverne, vous avez dû vous étonner et vous demander parfois quel était le but vers lequel je tendais, quels étaient mes desseins pour l'avenir, dessein auxquels je sacrifiais ainsi le présent.

— Effectivement, Reynolds, je me suis souvent adressé cette question, car, si je connais les hommes, je vous connais mieux encore, vous, mon fils.

— Aujourd'hui je puis vous répondre, mon père.

— Depuis dix années, depuis que la raison a germé dans ma tête, depuis surtout ce jour où, portant le nom de cadette de Bernac, j'ai fait mon entrée dans un monde qui m'était inconnu